

De jeunes artistes près du doute, loin de l'humain

Le Musée de l'Elysée à Lausanne expose, sous le titre « reGeneration », 350 photos de cinquante photographes issus d'écoles du monde entier. Plusieurs tendances s'en dégagent, dont une interrogation générale sur le sens de l'image, ses manipulations et ses utilisations

LAUSANNE

de notre envoyée spéciale

Pour son vingtième anniversaire, le Musée de l'Elysée à Lausanne (Suisse) a choisi de regarder l'avenir. L'institution a demandé à 61 écoles d'art et de photographie du monde entier de soumettre les dossiers de dix étudiants. Les commissaires de l'exposition, William Ewing, Nathalie Herschdorfer et Jean-Christophe Blaser, ont sélectionné 50 lauréats, dont les travaux forment l'exposition « reGeneration ». Au final, 350 photos sont réparties dans deux lieux d'exposition. Les Etats-Unis et l'Europe dominent, des pays comme la Russie ou l'Australie sont absents. Ces jeunes, fraîchement diplômés ou encore à l'école, ne sont pas forcément les stars de demain, mais leurs travaux donnent une idée de ce qui se pratique, actuellement, dans les écoles de photographie.

► La fin de l'« instant décisif ».

Le hasard, le spontané n'ont pas leur place dans « reGeneration ». Visiblement, les jeunes photographes ne croient plus que l'essence d'une scène puisse être exprimée en un seul clic, bien placé. « Il n'y a plus de photos sur le vif, confirme Nathalie Herschdorfer. Une photo est un projet de longue haleine, précédé d'une longue recherche, d'une réflexion poussée. Roland Barthes est bien plus souvent cité qu'Henri Cartier-Bresson. »

► L'abandon du noir et blanc.

Le noir et blanc, souvent associé à une photographie dite « classique », a presque disparu. Seuls l'Américain Ted Partin et la Française Valérie Rouyer l'utilisent ici.

► Le photojournalisme en retrait.

Le photoreportage, très contesté ces deux dernières décennies, reste minoritaire. Dans « reGeneration », seuls deux artistes ont choisi cette option. Et ils intègrent à leurs images un questionnement sur la capacité de la photographie à enregistrer la réalité de cette façon. Ainsi le Suisse Matthias Bruggmann donne-t-il à voir en Irak, en même temps que la guerre, le rôle qu'y jouent les médias. « Je parle de l'événement, dit-il, mais je suis là aussi pour parler de photographie. Mon travail est à la fois une critique de



PIETER HUGO

l'instant décisif et un hommage. Mes photos sont moins dans l'émotion que dans la distance, et laissent au spectateur une liberté d'interprétation. »

► Le corps en doute. Le sexe, la sensualité et le nu sont les grands oubliés de « reGeneration ». A l'heure du Botox et des images retouchées, le corps est moins pour les artistes un objet de désir qu'une enveloppe que l'on modifie à sa guise. C'est ce que montre la Française Valérie Rouyer avec une série réalisée au bloc opératoire. Le cadrage et le noir et blanc font de la chair la matière d'une sculpture aux allures d'antiquité égyptienne.

► Le refus de l'intime. Nan Goldin ne semble plus faire d'émules : un seul, le Canadien Jaret Belliveau, a photographié sa famille dans un moment intime, montrant ses proches confrontés au cancer de sa mère. Les autres, même pour parler de soi, recourent souvent aux mises en scène, évacuant la confiance, l'exposition. Et parfois l'émotion.

► Le portrait, un mensonge. « Les jeunes qui se consacrent au por-

trait, indique Nathalie Herschdorfer, le font pour interroger ce genre. Ils savent que l'apparence ne reflète pas la personnalité, et que les modèles cherchent à contrôler leur image. » La Suisse Eva Lauterlein s'est acharnée, à l'aide de l'informatique, à modifier les visages de ses modèles. Au final, ses portraits sont à la limite de l'humain. « Le genre du portrait a un lourd passé, explique-t-elle. On sait que l'image est fautive, qu'elle ne donne pas l'identité. J'ai voulu inciter à s'interroger sur la représentation de soi. »

► La ville, un espace formel. Les jeunes photographes sont peu nombreux à sacrifier à la photographie de paysage classique. En revanche, ils ont trouvé dans l'urbanité le terrain idéal pour une expérimentation sur les formes et les couleurs. Des sites industriels, l'Allemand Josef Schultz n'a gardé que les bâtiments, sans leur environnement : spirales et cubes semblent sortir d'un jeu de Lego.

► La domination du documentaire. « Une majorité de ces jeunes



VALÉRIE ROUYER

Ci-contre : Pieter Hugo (Afrique du Sud, né en 1976) : « Vukiswa Tyami, Johannesburg, 2003 » (enquête sur les albinos).

Ci-dessus : Valérie Rouyer (France, née en 1972) : série « Nature morte », 2001-2002 (réalisée dans les blocs opératoires).

travaille dans la tradition du documentaire pur, remarque Nathalie Herschdorfer, mais beaucoup insistent le doute dans leurs images. » La science-fiction hante ainsi les images du Suisse Milo Keller, qui a photographié un chantier de construction d'un tunnel sous les Alpes, en jouant sur les échelles et les proportions.

► La force du grand format. « Ces jeunes ont tous une idée très précise de la façon dont leurs œuvres doivent être présentées. Les photos sont des objets. » Les grands et moyens formats couleurs dominent, avec des photographies sans

encadrement, presque toujours contrecollées.

► Le travail en séries. « Nous avons découvert, dans les dossiers des candidats, que l'image unique n'existe pas. » C'est l'accumulation qui fait sens : la série de bunkers suisses de Fabrizio Leo, les avocats derrière leur bureau vus par Aimée Hoving.

► L'avancée du numérique. Le numérique a conquis les jeunes photographes, mais pas au point de leur faire renoncer à l'appareil traditionnel. « La plupart utilisent l'analogique pour la prise de vue, indique M^{me} Herschdorfer. Puis ils scannent les négatifs et travaillent l'image. »

► Le traitement informatique. « Pour ces artistes, il est évident que l'image est une construction. Et l'informatique est un outil comme un autre pour parvenir à atteindre ce qu'ils cherchent. » L'informatique intervient parfois à la marge, pour souligner des contrastes, des couleurs : le Français Raphaël Dalaporta, dans sa série sur les orgues parisiennes, a gommé le fond pour mettre en valeur son sujet. Ou pour modifier totalement le rendu : l'Alle-

mande Natalie Czech a superposé plusieurs images du même lieu prises à des époques différentes pour montrer les mutations des zones industrielles et urbaines.

► La place de l'image et de l'artiste. « Dans de nombreux travaux, note Nathalie Herschdorfer, l'image intègre un discours sur la prédominance de l'image. » Les jeunes photographes connaissent les travers de cette société de l'image et les montrent. Comme le Japonais Shigeru Takato, qui a collectionné des images de studio de télévision du monde entier, soulignant partout la même uniformité criarde.

Les étudiants sont aussi parfaitement au fait du marché de l'art contemporain. Certains ont abordé le sujet avec humour : l'Américaine Carlin Wing est partie enquêter sur la destinée de photos célèbres, signées Nan Goldin ou Thomas Ruff. Elle les a retrouvées accrochées dans des couloirs anonymes, près d'une photocopieuse, au milieu d'employés indifférents. « J'ai été nourrie au mythe de l'artiste qui se bat contre le système, sourit Carlin Wing. En définitive, ses œuvres finissent sur les murs des salles de réunion des grandes sociétés ! Dans le monde, 90 % de l'art est acheté par les entreprises. »

Claire Guillot

« reGeneration », Musée de l'Elysée, 18, avenue de l'Elysée, Lausanne. Tél. : (41) 21-316-99-11. Tous les jours, de 11 heures à 18 heures. Et à l'Espace Arlaud, 2 bis, place de la Riponne, Lausanne. Du mercredi au vendredi, de 12 heures à 18 heures. Samedi et dimanche, de 11 heures à 17 heures. De 4 francs suisses à 8 francs suisses. Catalogue, éd. Thames and Hudson, 224 p, 58 francs suisses.

A Lausanne, flexibilité et transversalité

LAUSANNE

de notre envoyée spéciale

A l'Ecole cantonale d'art de Lausanne (ECAL), l'ambiance est studieuse. Aucun tag sur les murs de cette ancienne usine de peinture.

Les étudiants sont à l'heure. Le bouillonnant directeur, Pierre Keller, ne croit pas au « bazar créatif » : « Je suis intransigeant sur la discipline. Rares sont les génies qui n'ont pas travaillé. »

Dans l'exposition « reGeneration », l'ECAL coiffe les autres écoles : 6 de ses étudiants figurent parmi les 50 lauréats. Cela fait plusieurs années que l'établissement suisse (320 étudiants) fait parler de lui dans des domaines comme le design, le graphisme ou la photographie. Erwan Frotin, 25 ans, à peine diplômé, a remporté en 2002 le Grand Prix de photo du Festival des arts de la mode à Hyères (Var) et collaboré avec *Vogue*.

Pierre Keller résume sa recette en deux mots : flexibilité et transversalité. Le discours de cet artiste obstiné, à la tête de l'ECAL depuis 1995, comme Natacha Lesueur, qui travaille avec les étudiants deux jours par mois. « Je ne fais pas de hiérarchie entre les disciplines, dit-elle, je considère que je forme des auteurs. J'interviens à l'ECAL en tant qu'artiste qui utilise la photographie. »

L'unité photographique, créée en 1998, obéit aux mêmes principes d'éclectisme. « C'est un projet adapté au monde actuel, poursuit M. Fantys, où les disciplines ne cessent de s'entrecroiser. Les beaux-arts sont notre recherche fondamentale. » Les étudiants sont formés à l'argentique et au numérique, à la prise de vue en studio ou en décor naturel, à la photo de mode comme documentaire. « Notre fierté, c'est qu'ils arrivent dans la vie active avec des compétences larges et un bon réseau. »

Devant la diversification des pratiques, Pierre Fantys mise sur des intervenants chevronnés. Tels Paolo Roversi, habitué des magazines de mode, Christophe Bourguedieu, l'Américain Larry Sultan. Ou l'Allemand Thomas Demand, attendu à l'automne. Il y a aussi des habitués, comme Natacha Lesueur, qui travaille avec les étudiants deux jours par mois. « Je ne fais pas de hiérarchie entre les disciplines, dit-elle, je considère que je forme des auteurs. J'interviens à l'ECAL en tant qu'artiste qui utilise la photographie. »

COMME UNE ENTREPRISE

Chaque atelier débouche sur une production : livre édité par l'école, exposition, CD-ROM... Les étudiants sont aussi encouragés à mener des travaux personnels et à travailler en dehors de l'école. Léo Fabrizio, étudiant en troisième cycle, vient de publier le livre *Bunkers* et d'exposer à la galerie Kamel Mennour, à Paris (*Le Monde* du 28 mai).

« Nous collaborons avec des entreprises lorsque le projet est assez intéressant sur le plan pédagogique pour être intégré au cursus », explique Pierre Keller. En 2000, le rapport annuel de la division « risque » de la compagnie d'assurances Allianz a été ainsi réalisé par l'unité photographique de l'ECAL. Pierre Keller dit gérer son école comme une entreprise : « Mes étudiants sont mes clients, je veux le meilleur pour eux. Je ne les forme pas pour qu'ils finissent dans un squat. »

C. I. G.

ANNE-DOMINIQUE TOUSSAINT présente

Un chef d'œuvre obsédant. Vincent Lindon formidable comme jamais. ★★★★★ CINE LIVE

Vincent Lindon et Emmanuelle Devos : quel couple ! LIBERATION

Un thriller psychologique admirablement porté par Vincent Lindon. PREMIERE

Un film étrange et subtil. LES INROCKS

Un film troublant. PSYCHOLOGIES

EMMANUELLE DEVOS VINCENT LINDON

LA MOUSTACHE

UN FILM DE EMMANUEL CARRERE

Cannes 2005 - Quinzaine des Réalisateurs

6 JUILLET

Télérama

Label CINEMA CHANONAL

Label CINEMA PREMIER

CANAL SAT